

DICTIONNAIRE ROLAND BARTHES

Sous la direction de Claude COSTE



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

LE DICTIONNAIRE SELON BARTHES

«Quoi de plus raisonnable qu'un dictionnaire?», se demande Barthes dans un de ses derniers textes, la préface qu'il écrit pour le Dictionnaire Hachette en 1980. Au tout début de sa carrière, dans les fameuses *Mythologies*, il remarquait déjà, mais sur un ton plus critique, à propos des lieux communs utilisés par la jeune poétesse Minou Drouet: «Il n'y a rien de plus rassurant qu'un dictionnaire.» (My, I, 794) Rassurant ou raisonnable? Protecteur ou aventureux? Ouvert ou fermé? Le Dictionnaire est un outil ambivalent qui accompagne Barthes toute sa vie.

Si Barthes se méfie du dictionnaire, c'est à cause de son incontestable dimension idéologique. Régisseur de la langue, du bon usage, le dictionnaire se tient du côté du pouvoir, des académies, qu'elles soient de France ou d'ailleurs; il impose un code, au nom souvent du naturel ou de l'universel, sacrifiant la richesse du vocabulaire, la diversité sociale des usages, le dynamisme des évolutions. Le monde et la vie sont toujours plus riches que les dictionnaires qui tentent de maîtriser l'immaitrisable, d'immobiliser et d'uniformiser la langue. D'une certaine manière, tout dictionnaire renvoie au dictionnaire flaubertien des idées reçues qui fascine Barthes comme une sorte de bréviaire de la doxa, le plus souvent haïssable, mais parfois nécessaire quand il garantit l'échange et la sociabilité. Ainsi, peut-on lire dans *S/Z*, à propos de la chanteuse Zambinella: «le caractère "capricieux" des vedettes n'est répertorié dans aucun dictionnaire, sinon dans un dictionnaire des Idées Reçues – qui serait un dictionnaire des connotations usuelles.» (*S/Z*, III, 280) Réel ou rêvé, le dictionnaire est un instrument de partage – pour le pire et pour le meilleur.

En effet, cette prévention ou plutôt cette prudence ne doit pas compromettre le plaisir que suscite un manuel lié à la jubilation du savoir. Barthes, qui parle de lui à la troisième personne, évoque sa manière de travailler: «Travaillant à quelque texte qui est bien en train, il aime avoir à chercher des compléments,

des précisions, dans des livres de savoir ; s'il le pouvait, il aurait une bibliothèque exemplaire d'usuels (dictionnaires, encyclopédies, manuels, etc.) : que le savoir soit en cercle autour de moi, à ma disposition ; que je n'aie qu'à le consulter – et non à l'ingérer ; que le savoir soit tenu à sa place comme un complément d'écriture. » (RB IV, 732) Ainsi, le dictionnaire est un outil indispensable pour écrire « juste », non pas pour écrire « vrai » (les mots ne prouvent jamais rien), mais pour utiliser la langue à bon escient, en fondant son travail sur une bonne maîtrise de la dénotation des mots, de leur historicité. Le dictionnaire se révèle ainsi comme un objet moral et politique quand il met le savoir lexicographique à la portée de tout un chacun et devient le garant d'une déontologie : « Né au xvi^e siècle, c'est-à-dire à l'aurore des temps modernes, il a accompagné, d'une façon dynamique, parfois militante, la conquête d'un esprit d'objectivité, et par là même de tolérance ; médiateur d'un savoir accessible à tous, il a participé à la constitution d'une pratique démocratique de la connaissance. » (V, 925) Une formule va plus loin encore : « Le dictionnaire nous rappelle à l'ordre. Il nous dit qu'il n'y a de vraie communication, d'interlocution loyale, que par l'usage rigoureux des subtilités de la langue. » (V, 925) Pour couronner le tout – Barthes y insiste longuement dans sa préface pour Hachette –, le dictionnaire sortant d'un simple rôle d'auxiliaire de la connaissance fait voyager et fait rêver : « Une page de dictionnaire, ou plusieurs pages, si on le feuillette, comme on est sans cesse tenté de le faire, font défiler devant l'esprit, ou sous nos yeux, s'il est illustré, les grands objets conducteurs de la rêverie : les continents, les époques, les hommes, les outils, tous les accidents de la Nature et de la société. Paradoxe précieux : le dictionnaire, tout à la fois, familiarise, acclimata et dépayse, fait divaguer : il affermit le savoir et ébranle l'imagination. » (*id.*)

Le dictionnaire permet alors de prendre conscience des relations complexes que les mots entretiennent avec les choses. De façon très paradoxale, tout dictionnaire ne nous rappelle-t-il pas à la fois leur inéluctable séparation et leur tout aussi inéluctable entrelacs ? Autrement dit, pas de mots sans le monde, pas de monde sans les mots. Assurément, le dictionnaire est un homéostat, un univers suffisant, replié sur lui-même, condamnant son utilisateur à une forme de vertige, à une sorte d'enferment dans l'infini : « Un dictionnaire est composé de signifiants, c'est-à-dire les mots vedettes imprimés en corps gras, et chacun de ces mots est nanti d'une définition qui a valeur de signifié. Or ces signifiés, ces définitions du dictionnaire, sont constitués eux-mêmes d'autres mots, et cela à l'infini. Un dictionnaire est un objet parfaitement paradoxal, vertigineux, à la fois structuré et indéfini, ce qui en fait un très grand exemple, car il est une structure infinie décentrée puisque l'ordre alphabétique dans lequel il est présenté n'implique aucun centre. » (III, 680) Mais les mots qui appellent les mots ne sont pas pour autant repliés sur eux-mêmes. Ne sont-ils

pas référentiels par leur nature même de signe ? On dira du dictionnaire ce que Barthes dit de cet autre homéostat qu'est le monde proustien. Si *La Recherche* est le roman du roman, si le sujet profond de cette vaste épopée est la découverte d'une vocation d'écrivain, les sept volumes de la saga habités par une constante réflexivité prennent aussi le monde en écharpe.

Les mots du dictionnaire comme ceux du roman sont autant de détours qui permettent de dire le monde dans ce qu'il a de plus sensible et de plus matériel, pour ne pas dire de plus émouvant : la vie, la mort, l'amour et les amours, les madeleines, les figures de la mère et de la grand-mère, la guerre de 14, les grandeurs et les petitesesses de la mondanité. Derrière les mots, les choses ne sont jamais bien loin, quel que soit le degré de négativité que l'on accorde au langage. Comme Barthes le rappelle à juste titre, tout écrivain malgré qu'il en ait se fait une idée bien peu « moderne » de la langue : « Au fond, l'écrivain a toujours la croyance que les signes ne sont pas arbitraires et que le nom est une propriété naturelle de la chose : les écrivains sont du côté de Cratyle, non d'Hermogène. » (CV, II, 785) De cet entrelacs des mots et des choses, témoignent clairement la tension, l'hésitation qui distinguent et rapprochent le dictionnaire et l'encyclopédie : « On rassemble des mots, on en donne la définition : c'est un dictionnaire. On rassemble des choses (nommées, bien sûr), on en donne la description : c'est une encyclopédie. Parfois, [...] on marie les deux opérations, on produit un dictionnaire des mots et des choses, un dictionnaire encyclopédique. Bien que la complémentarité des deux fonctions, l'une normative (établir l'usage des mots), l'autre objective (décrire la particularité des choses), ait été sentie, chez nous, dès le xvii^e siècle, ces dictionnaires-encyclopédies ne sont pas, je crois, nombreux. » (V, 924) Barthes a bien raison de pointer la rareté de cet objet hybride ; mais, en même temps, tout dictionnaire, surtout quand il est illustré, ne témoigne-t-il pas de ce double regard, valorisant tour à tour et simultanément chaque composante du signe, articulant de façon variable et indécise le monde des mots et le monde des choses ?

Enfin, si cette collusion est inévitable, ce n'est pas seulement pour obéir à un cratylisme poétique, mais aussi et surtout en raison d'un des lieux communs de la modernité, qui affirme l'omniprésence du langage dans notre expérience au monde. « Tout est langage » ne signifie pas que le monde se réduit à sa dimension verbale, mais que notre existence ne peut faire l'économie d'une verbalisation, que le langage donne forme à notre perception de la réalité. Présent dès Mallarmé et Valéry, déjà esquissé avec le grand Livre du monde, le fondement verbal de notre présence au monde triomphe avec le structuralisme comme extension de la linguistique à la totalité de nos représentations. Puisqu'elle est au cœur de ce qui nous fait homme, la langue servirait de modèle ou de patron à la totalité des manifestations de la culture.